

Prière de déranger

Article paru dans l'édition du 13.03.09

Guadalupe Nettel renvoie le lecteur à ses obsessions

Après le hérissément de la chair de poule est arrivée comme une lancinante démangeaison. Une sensation venue des profondeurs pour éclore au niveau de l'épiderme. Le léger chatouillis du début est vite devenu envahissant. On se gratte. Ça ne passe pas. Rien à faire. Pour un peu, on le ferait jusqu'au sang.

Le lecteur est prévenu rien qu'avec le sous-titre du livre : « Histoires embarrassantes ». Mais c'est un euphémisme. Chacune des six nouvelles qui le composent fait un étrange bouquet de trouble, de désordre et de confusion. Guadalupe Nettel est étonnamment à l'aise avec... la gêne. Elle a l'air d'avoir depuis longtemps joué avec ce sentiment.

Ses deux textes précédemment parus en français l'avaient déjà exploré. Son roman, *L'Hôte* (Actes Sud, 2006), expliquait comment une terrifiante « Chose » pouvait s'emparer entièrement d'une jeune femme. Les trois récits des *Jours fossiles* (L'Ecluse, 2002) parlaient du corps et des traces intimes qui en disent long sur les gens.

Ici, avec *Pétales*, cette Mexicaine de 35 ans, qui vit à Barcelone, vient de franchir une étape supplémentaire. Ses « contes », comme elle les appelle elle-même, écrits avec une grande simplicité et une véritable adresse, sont passés de l'évocation à l'identité. De la description à l'intimité. Le regard qu'elle pose sur les folies, douces ou destructrices, sur les manies, sur les déviances, est d'une acuité telle qu'il nous renvoie à nos propres obsessions. Plus c'est étrange et plus c'est proche, paradoxalement.

Le narrateur japonais de « Bonsaï », une des nouvelles centrales de ce recueil, fait des visites de plus en plus fréquentes au jardinier qui s'occupe de la serre d'un parc public de Tokyo. Marié et visiblement heureux de l'être, il va, au fur et à mesure de conversations pourtant anodines, se laisser emporter dans la conviction délirante que son épouse et lui appartiennent à des genres végétaux incompatibles. « Midori était là (...), mais changée en plante grimpante, de la même façon que moi, je m'étais changé en cactus. Mais peut-être n'avions-nous pas toujours été ainsi ? Comment le savoir ? Je me sentais seul au monde, enfermé dans une perspective d'où je ne pouvais plus m'échapper. » Le couple va se séparer. Métaphore de l'incommunicabilité ? Pas seulement. Guadalupe Nettel, servie par une traduction très sensible, met en réseau les plus minuscules instants, les pensées vagabondes, celles qui nous effraient et celles qui nous éloignent. Celles que l'on rejette et celles qui nous rattrapent.

Petit orchestre de nos monstruosité cachées, en deux temps et trois mouvements. « Pétales », la nouvelle éponyme, va plus loin encore. A Mexico, dans les cafés du centre-ville, un homme se glisse dans les toilettes des dames et va y renifler les cuvettes pour trouver, à l'odeur, la femme de sa vie. Aucune provocation. Aucune complaisance chez Nettel. Mais elle va chercher loin où ça démange. Depuis longtemps.

Xavier Houssin

